

Le Sorelois

PUBLIE LE MARDI ET VENDREDI BUREAUX: 49, Rue Augusta, SOREL

10 cts par ligne, première insertion, 5 cts chaque insertion suivante. Contre Spéciaux pour annonces à long terme. Avis et Réclames.

4me. Année.

SOREL, MARDI, 1er. AOUT 1882

No. 37.



Atelier de Reliure A SOREL. Le sousigné a l'honneur d'informer le public de Sorel et des paroisses environnantes qu'il continuera comme par le passé à se charger de l'exécution de toutes espèces de reliure, et que son établissement est maintenant au No. 78, RUE AUGUSTA.

Hotel Richelieu, J. S. DUBOIS, Propriétaire, RUE ST. VINCENT, MONTREAL

Ce magnifique établissement offre au public voyageur, à des prix très-réduits tout le confort qu'on peut trouver dans un hôtel de première classe.

M. Francis Gelinac, qui a tenu magasin à St. Guillaume et aux Moulins de Pierreville, annonce à ses anciens pratiques et au public en général qu'il a ouvert au No. 47 RUE DU ROI.

EN FACE DU MAGASIN DE M. LACTANCE SENEAL, un magasin où l'on trouvera constamment un assortiment complet de GROCERIES, EPICERIES, PROVISIONS, VINS ET LIQUEURS.

A VENDRE. La propriété occupée comme magasin et résidence de M. Félix Pionfle, en face du marché, à Sorel. S'adresser à L'HON. JULES MATHIEU.

N. O. ROCHON, ARTISTE-DECORATEUR. Prend la liberté d'informer le public qu'il a ouvert un atelier à Sorel, Rue Augusta, en face de 'Sorelois' et qu'il est en mesure d'exécuter toutes les commandes qu'on voudra bien lui donner, telles que: DÉCORATION D'INTÉRIEURS, ANCIENS Papiers, MÉDAILLES, ENSEIGNES, IMITATIONS, ETC.

LIBRAIRIE DU Dr. HEROUX RUE DU ROI, SOREL. On peut se procurer à cet établissement tous les livres classiques pour les écoles.

LES GENS DE PROFESSION trouveront tout ce qui peut leur être utile en fait de papeterie et d'articles pour bureaux.

LES MARCHANDS y trouveront leur avantage en venant acheter leur papier à lettre, enveloppes, et toutes autres fournitures de librairie.

Aussi un assortiment de Tapisseries à très bon marché. Jouets d'enfants, Objets de fantaisie, Chronom. Cadres.

Pharmacie!!! En rapport avec cette librairie, le Dr. Héroux est aussi le propriétaire de La Pharmacie Richelieu où on trouvera constamment toutes les Médicines et Drogues patentes manufacturées par les médecins les plus renommés.

Déménagement. Les sousignés ont l'honneur d'informer le public de Sorel et des paroisses environnantes qu'ils viennent de transporter leur boutique de Ferblanterie au No. 16 RUE AUGUSTA.

A L'ENSEIGNE DU GROS ARROSOIR ROUGE. Et qu'ils sont prêts à prendre des ordres pour tous ouvrages en Ferblanterie, Tôlerie galvanisée, Tôlerie en stock toutes espèces d'ouvrages de ferblanterie en usage pour les familles.

Mme Veuve J. T. PRINCE, DES MOULINS DE PIERREVILLE, ayant considérablement augmenté son stock vendra à grand marché son stock consistant en étoffe à robes de toutes sortes, mérinos français, cachemires, tweeds, cotons, shirtings, chapeaux, plumes, fleurs, rubans, casques pour dames et messieurs, chaussures de toutes sortes, farines, melleuses, sirops, sucre blanc, cassonnade, graisse, lard etc. etc.

Mme Veuve J. T. PRINCE, DES MOULINS DE PIERREVILLE, ayant considérablement augmenté son stock vendra à grand marché son stock consistant en étoffe à robes de toutes sortes, mérinos français, cachemires, tweeds, cotons, shirtings, chapeaux, plumes, fleurs, rubans, casques pour dames et messieurs, chaussures de toutes sortes, farines, melleuses, sirops, sucre blanc, cassonnade, graisse, lard etc. etc.

Librairie Catholique. DE G. HARDY 26 RUE AUGUSTA 26. Le sousigné tout en offrant au public ses remerciements, s'empresse, à la plaisir d'annoncer, qu'il possède l'assortiment le plus complet de Librairie, etc.

MM. les Marchands de la campagne, ainsi que MM. les Commissaires d'Écoles, pourront se procurer de tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour les écoles, à des conditions très-libérales, et une remise de cinq par cent sera faite à ceux qui paieront argent comptant.

MM. les membres du Clergé, trouveront à cet établissement, des hosties, et des cierges de première qualité et de toutes grandeurs, à des prix réduits ainsi que beaucoup d'articles, et de livres religieux, et tout à des conditions libérales.

Magnifique plan de la Ville de Sorel. Ceux qui désire se procurer ce beau souvenir feront bien de se hâter, car il en reste qu'un très petit nombre. M. Hardy vend la moitié du prix de la souscription.

Nouveau Magasin. Le sousigné, et devant commis chez M. Albert Labelle, vient d'ouvrir une nouvelle maison de commerce DANS LE BLOC SENEAL.

Que le Magasin J. A. GERMAIN, N'est pas batta cette année dans aucune ligne de

Les Indiennes sont Magnifiques. Une grande partie de ces marchandises ayant été achetées avant la hausse de prix, elles peuvent être vendues aux prix ordinaires.

J. A. GERMAIN, Voisin de l'HOTEL PICHÉ-SOREL, Sorel, 1er Avril 1882.

Un beau coup de fusil. Lundi dernier, le Révé M. de Carufel, curé de Mont-Carmel, a été le héros d'une forte écurante aventure.

Accompagné de son vicario, M. E. Dussault et d'un ami M. de Châtillon, professeur de musique du Séminaire de Nicolet, le Révé M. de Carufel se rendait, lundi, à la chute de Shawinigan en excursion de vacances.

Les excursionnistes avaient à peine fait quelques milles dans le bois qu'un grondement sonore se fit entendre à quelques pas d'eux et les taillis qui bordent la route. M. de Carufel est un intrépide chasseur.

Tout à coup, il aperçoit une trentaine de pas de lui, un ours de taille énorme qui après l'avoir flairé se dirige lentement sur lui en posant un sifflet grondement. A la taille de l'animal M. de Carufel juge immédiatement que le plomb à l'œuvre ne fera qu'éclaircir son sang-froid vers le haut de la côte pour se donner le temps d'introduire dans son fusil la balle qu'il avait été si bien inspiré de prendre le matin; cela tout en suivant de l'œil le terrible habitant des bois.

Comme il touche au sommet de la tranchée qui encaisse le ruisseau, l'ours bondit à dix pieds au-dessous de lui sur un tronç d'arbre renversé et montre sa large poitrine. En un clin d'œil l'intrépide chasseur a ajusté et en même temps que la détonation se fait entendre, l'animal pousse un terrible rugissement et roule au bas du ravin mortellement frappé.

Quelques bœchons qui travaillaient à une certaine distance accoururent sur le lieu armés de leurs bâtons. Le Révé M. de Carufel qui pendant l'insolent avait dû tenir le cheval que le voisinage de terrible animal effrayait, s'empara d'une hache et alla bravement porter le dernier coup à l'ours qui, tout baigné dans son sang, conservait encore un reste de vie.

Les excursionnistes avaient à peine fait de quelques arpents les bœchons qu'ils entendirent les cris de ces braves gens qui les rappelaient en leur disant qu'ils venaient de voir deux ours. A leur arrivée, ils constatèrent qu'en effet deux ours de la taille d'un chien de terre-neuve curieux, les petits de la femelle qui venaient de tuer, étaient perchés au sommet d'un gros arbre, précisément à l'endroit où M. de Carufel avait tiré.

L'assassin de Lord Cavendish et de Burke. L'assassin de Cavendish et de Burke qui a été arrêté à Puerto Cabelo, se donne le nom de William Westgate. Il a été arrêté le 16 courant sur son propre aveu. Il s'embarqua le 3 mai sous le nom de O'Ryan, à bord de la barque anglaise le Gladiateur Swan son pour Tucuman.

dans une déposition qu'il a faite devant le consul anglais. Il dit avoir été sondoyé par O'Connor, membre du parlement et autres Irlandais influents. Ceux qui ont vu le prisonnier ajoutent foi à sa confession.

L'individu est de taille haute et svelte. Il dit que le prix du meurtre était de £200 pour chaque des quatre assassins. Il ajoute que £20 ont beaucoup plus de valeur aux yeux d'un Irlandais, que la vie d'un Anglais.

UNE PETITE ENRAGEE. C'est en juin que la rage fleurit à vue un redoublement d'ordonnances municipales contre les chiens.

Il est, dans une plaine, un gros village qui porte, comme une volumineuse coiffe maintenue à trois arches. A l'ombre de ce clocher une large ferme s'accroupit dans les murailles de ses basses-cours telle qu'une papsanne épaisse dans les amuleurs de ses jupes.

Un jour, le petit chien fut pris d'humeur sombre. Il se traînait inquiet. Il se retirait tristement dans les écuries obscures d'où les appels flûtés et réitérés de son maître ne tiraient que lentement et à regret.

Un matin, ses aboiements baissent, des tons seraient de sa gorge voilés et rauques. Il rendait le premier à pleine gorge, les autres, ensuite, se prolongeaient en hurlements gutturaux décroissants et semblables au cri d'un gros oie. Le pauvre animal commençait à entrer contre ses frères de la ferme en des fureurs inexplicables.

Un matin, ses aboiements baissent, des tons seraient de sa gorge voilés et rauques. Il rendait le premier à pleine gorge, les autres, ensuite, se prolongeaient en hurlements gutturaux décroissants et semblables au cri d'un gros oie. Le pauvre animal commençait à entrer contre ses frères de la ferme en des fureurs inexplicables.

Trois jours après—La petite villageoise gardait quelques brebis sur un talus gazonné. Elle vit, soudain, l'ami patit et regardé venir à elle, redoublant de l'horizon de chemin, et avec une célérité folle. Sans doute, il la reconnaissait, se repré sentant un peu de son cour au bout de ses quatre pattes. La fillette était dans le ravissement, et se baissa pour recevoir entre ses bras le chien prodige. Mais, lui, bondissant par dessus la tête de sa maîtresse, se mit à mordacruellement les brebis. Une après l'autre.

La villageoise veut défendre son troupeau et saisit le méchant par le cou. Le taureau, exaspéré, lui mord le doigt. Comme le doigt saignait, la petite méridionale se mit à pleurer, mais prompt et violente—ainsi que la nature les fait, li-haut, sur les épaules sauvages—d'un coup de sabot elle abat le chien et d'un bond de main lui tord le col.

Il se passa deux mois, trois mois. La petite bergère gardait toujours ses brebis sur les talus des sentiers ou le long des fossés. Comme la rosée, sa peine semblait s'être envolée sur un rayon de soleil. Elle s'amusait avec les oiseaux, elle riait avec les jolies fleurs de brisanes. Toutes ces joies et ces gaietés s'entendaient à merveille et vivaient à qui mieux mieux.

De temps en temps cependant, l'enfant devenait sérieuse et songeuse au souvenir de son pauvre compagnon de ferme et de pâture. Sa mort était restée en elle comme un regret et lui apparaissait presque comme un péché dont elle se confessait bien sûr et bientôt.

Un jour, le petit chien fut pris d'humeur sombre. Il se traînait inquiet. Il se retirait tristement dans les écuries obscures d'où les appels flûtés et réitérés de son maître ne tiraient que lentement et à regret.

Un jour, le petit chien fut pris d'humeur sombre. Il se traînait inquiet. Il se retirait tristement dans les écuries obscures d'où les appels flûtés et réitérés de son maître ne tiraient que lentement et à regret.

Un jour, le petit chien fut pris d'humeur sombre. Il se traînait inquiet. Il se retirait tristement dans les écuries obscures d'où les appels flûtés et réitérés de son maître ne tiraient que lentement et à regret.

Un jour, le petit chien fut pris d'humeur sombre. Il se traînait inquiet. Il se retirait tristement dans les écuries obscures d'où les appels flûtés et réitérés de son maître ne tiraient que lentement et à regret.

Un jour, le petit chien fut pris d'humeur sombre. Il se traînait inquiet. Il se retirait tristement dans les écuries obscures d'où les appels flûtés et réitérés de son maître ne tiraient que lentement et à regret.

Les vigoureux avaient peine à contenir la pauvre petite sur son lit où elle grinçait des dents sous une transpiration ruisselante et débouloureuse. Ils étaient pris de profonde pitié. Quant l'aumônier du couvent vint enfin lui parler du ciel, une langueur touchante l'envahit. Les paroles tombaient lentement de sa bouche dans le cœur du vieux prêtre comme des syllabes harmonieuses d'argent. Soudain, elle supplia le saint homme de la quitter; elle réitéra son désir avec une brusque insistance et des sanglots, les mains jointes. Le prêtre obéit à la béniissant et pleurant comme un enfant.

Cet accès fut impitoyable; il couvrit sa effroyablement ce visage charmant, ce corps délicat—et la malade se redressant à un bond sur le blanc oreiller battu et déchiré retombait épuisée. L'écume fusa abondante et longtemps à ses lèvres.

Puis, la pauvre petite entré rede vint belle et tranquille. Elle avait quatre ans.

Cesar en deshabille. Mme Mary Sumner a publié il y a quelque temps déjà, un roman intitulé les amours de Colant. C'est une étude fort intéressante des mœurs parisiennes en 1808, écrite avec le plus grand soin sur des documents d'une authenticité indiscutable; nous extrayons de ce volume un chapitre qui contient le curieux portrait que voici de Napoléon Ier.

Il est six heures du matin; les Tuileries sont encore silencieuses, une minute couchette de fer a crié sous le poids d'un homme qui s'étre bruyamment, et une tête enveloppée d'un madras de coton à large raies, sort d'entre les rideaux du lit.

—Oh! hi! Constant! Monsieur le drôle! vient tu habiller bien vite. Le valet de chambre accourt et le maître qui s'est réveillé de bonne humeur, lui pince l'oreille jusqu'au sang, caresse un peu vite que le dit Constant reçoit avec une humilité joyeuse. Napoléon, on l'a reconnu, s'apprête à se lever. Oserons-nous prendre ainsi César au seuil de son lit? Pourquoi pas?

Le nez de métal roumain vient d'être légèrement barbouillé sous une pincée de tabac que Napoléon a prise dans sa tabatière ovale doublée d'or. C'est le tabac gros râpé dont il régale parfois les gazelles de Saint-Germain. Derrière la porte entrebâillée, le mannequin Roustan montre sa face grimaçante de statue égyptienne; il coudre sur le seuil de la chambre impériale; l'empereur est bien gardé par ce dogue aussi fidèle que redoutable. Jadis Joséphine avait eu le talent de persuader à Napoléon, qu'ayant l'oreille très fine et le sommeil très léger, elle était pour lui le meilleur des gardiens pendant la nuit. Il l'avait crue aussi longtemps qu'il l'avait aimée, d'amour, s'entend. Mais depuis le bu du Consulat, cette régularité des habitudes conjugales n'existe plus, et la petite porte masquée par la boiserie qui donnait sur un ancien oratoire transformé en garde-robe, ne s'ouvrait que de loin en loin pour laisser le mari descendre au réservoir-châssé, chez sa femme. C'était Joséphine, au contraire, qui venait parfois mandée par son époux, pour lui faire la lecture.

Constant a déposé sur la toilette une paire de basoirs, et le souverain commença à se raser d'une main bâtive. O Prussiens! O Anglais! si vous le voyiez, le vainqueur qui vous fait trembler, sous le jour qui suit, en gilet de coton et en pantalon à pied, devant son miroir à barbe, le visage couvert d'une mousse savonneuse. Tous les barbiers ont échoué auprès de ce terrible client; trois minutes voilà ce (Suite sur la 4ème page.)

Il n'y a que le soussigné et J. N. Moysan, à Sorel, qui sont autorisés à retirer les argents pour abonnement, annonces ou imprimés au Sorelois. Les autres reçus ne seront pas valables.

J. A. CHENEVERT, Administrateur. Sorel, 24 Juillet 1882.

De Sorelois.

MARDI, 1er AOUT 1882.

Nouveau Cabinet Provincial.

Au moment de mettre sous presse, un télégramme de Québec nous apprend que l'hon. M. Mousseau a formé le cabinet provincial comme suit :

- L'honorable M. Mousseau, Premier et Procureur-Général.
L'honorable M. Starns, Commissaire des chemins de fer.
L'honorable M. Wurtels, Trésorier.
L'honorable M. Lynch, Commissaire des terres.
L'honorable Jean Blanchet, Secrétaire Provincial.
L'honorable M. Dionne, Commissaire de l'Agriculture et des Colonies.

Sous l'avons que des félicités adressées à l'honorable premier. Il a su mettre les intrants, tant d'un parti que de l'autre, de côté pour former un ministère dont les idées soient homogènes. Seul doute qu'avec une pareille force le nouveau cabinet ne travaille que pour le plus grand bien de nos pays.

Nous sommes d'autant plus heureux de la nomination de l'hon. M. Mousseau, qu'il est un enfant du district de Richelieu. Fils de ses œuvres, il a su s'élever, par son seul mérite, au poste éminent qu'il occupe aujourd'hui. Il est particulièrement connu dans notre comté, où il vint nous aider à faire la lutte durant la dernière campagne électorale.

Nous avons la reconnaissance du fait que M. Mousseau peut compter sur nous.

Changements ministériels

Samedi dernier, l'hon. M. Chapleau a été assermenté comme secrétaire d'Etat du parlement fédéral, en remplacement de l'hon. M. Mousseau qui vient de rentrer dans le cabinet de Québec comme premier ministre.

Comme beaucoup de nos confrères nous nous expliquons difficilement les raisons qui ont pu motiver de tels changements. Nous sommes en présence du résultat, mais quelles en sont les causes? Voilà où commence l'obscurité.

Quoi qu'il en soit, nous acceptons le fait accompli et le considérons au double point de vue des intérêts de notre province et de ceux de la Puissance.

Nous perdons M. Chapleau, c'est-à-dire la personnalité la plus brillante de notre monde politique provincial. Non pas que nous veuillons dire que M. Chapleau est indispensable à Québec. Nous ne croyons pas qu'un homme soit responsable, étant données les circonstances dans lesquelles se trouve le pays. Il y en a qui ont existé, mais en son compte dans l'histoire du monde.

Mais cela n'empêche pas le mérite d'un homme. Et, certes, celui de l'hon. M. Chapleau est bien grand. On sait dans quelles circonstances sombres M. Chapleau a pris les rênes de l'administration. Après avoir combattu avec un courage de héros le cabinet Joly, né de la corruption, après l'avoir renversé, il s'est levé à la tête des affaires du pays dans une situation qui n'avait rien de désespéré. Le trésor était vide, le service fort négligé; nos ressources provinciales et agricoles ne se trouvaient pas faute d'encouragements et les obligations que nous étions parvenus à contracter devenaient de plus en plus onéreuses.

En outre que M. Chapleau avait hésité devant une pareille tâche, sans crainte, il s'est lancé en avant et le succès est venu couronner ses efforts. Audecra fortuna junctus. En effet, il fallait être audacieux pour vouloir conjurer le sort et sauver la province malgré elle, malgré elle, elle est devenue sous le régime libéral, si fatal à sa constitution, sur le bord de la banqueroute.

Des hauteurs de Lévis, M. Chapleau développa son programme à la province entière. Ce fut un cri d'acclamation chez nos amis, un cri de rage chez nos adversaires. On ne croyait pas qu'un homme, mis brusquement en présence d'une situation presque désespérée, eût l'audace de venir en de telles circonstances en aide à notre province aux abois. Nous, nous avions confiance en l'habileté et l'énergie de notre jeune chef, et nos espérances n'ont pas été déçues.

Le résultat, on le connaît. N'en aurions nous peut-être eu le succès qui a couronné le dernier emprunt Wurtels, placé sur le marché canadien, que nous serions satisfaits. Les capitalistes, on le sait, ne sont pas des gens à risquer leurs capitaux entre les mains de ceux qui méconnaissent la province et de la banqueroute.

En outre de cela, M. Chapleau possède un certain pouvoir fascinateur, qu'on peut appeler le prestige. Son nom seul est un puissant levier d'une force extraordinaire. Quand on savait qu'il devait adresser la parole quelque part, les populations accouraient pour l'entendre et l'applaudir. Eh! bien, voilà l'homme que notre province perd. Le pays, heureusement, ne sera pas privé de ses services. Placé sur un théâtre plus vaste, son génie oratoire va encore se développer et prendre son essor vers des hauteurs qui ne lui sont pas tout-à-fait inconnues. Il travaillera encore pour la province de Québec qui, s'il a fait beaucoup pour elle, a fait beaucoup pour lui.

L'hon. M. Mousseau, secrétaire d'Etat, remplacé par M. Chapleau comme premier ministre de la province de Québec. C'est un homme de connaissances variées et étendues, un travailleur infatigable et nous parlons en connaissance de cause — un orateur dont la logique sera ce qui ne laisse aucune prise à l'adversaire.

Il n'a pas le geste, la voix, la regard de l'hon. M. Chapleau; il n'a pas le feu sacré, un mot, mais cette parole est ample et compensée par d'autres qualités amplement précieuses.

M. Mousseau s'impose forcément à l'attention des ses auditeurs. Son discours n'est qu'une suite d'arguments irréfutables. Les détails pour lui ne sont que des accessoires, c'est à peine s'il s'occupe d'un ou de deux. Le but qu'il poursuit, il le tient en vue. Bref, ce n'est pas un homme d'état, bien que les deux soient loin d'être incompatibles.

M. Mousseau réalisera-t-il les espérances que le parti fondeur lui a données? C'est ce que l'avenir nous dira. Il est évident de la jeunesse conservatrice qui est prête à marcher de l'avant au premier signe.

L'hon. M. Mousseau aura à terminer l'œuvre de son prédécesseur. Nous n'avons aucun doute qu'il s'en fera à la hauteur de sa mission. Economie dans nos finances, réorganisation du service civil, encouragement à l'agriculture et surtout à la colonisation, voilà quels doivent être les principaux articles de son programme. Il aura, comme M. Chapleau, l'appui ferme et sincère de tous les vrais conservateurs; d'autant plus que nous le savons assez conciliant pour rallier autour de notre drapeau ceux qui, dans un moment de crise, ont cru devoir s'en détacher et nous combattre au lendemain même de la victoire.

En même temps, l'hon. M. L. O. Loranger, procureur-général, est nommé juge de la cour supérieure. Encore un homme éminent qui disparaît de notre scène politique. Il n'a pu donner une idée exacte de la force de son talent, vu le peu de temps qu'il a passé au pouvoir. Mais c'était un orateur puissant, celui qui, dans l'enceinte parlementaire, maniait peut-être avec le plus de pureté notre belle langue française. C'est une figure intéressante dont l'absence sera vivement regrettée par toute la députation.

Le résultat, on le connaît. N'en aurions nous peut-être eu le succès qui a couronné le dernier emprunt Wurtels, placé sur le marché canadien, que nous serions satisfaits. Les capitalistes, on le sait, ne sont pas des gens à risquer leurs capitaux entre les mains de ceux qui méconnaissent la province et de la banqueroute.

En même temps, l'hon. M. L. O. Loranger, procureur-général, est nommé juge de la cour supérieure. Encore un homme éminent qui disparaît de notre scène politique. Il n'a pu donner une idée exacte de la force de son talent, vu le peu de temps qu'il a passé au pouvoir. Mais c'était un orateur puissant, celui qui, dans l'enceinte parlementaire, maniait peut-être avec le plus de pureté notre belle langue française. C'est une figure intéressante dont l'absence sera vivement regrettée par toute la députation.

Le résultat, on le connaît. N'en aurions nous peut-être eu le succès qui a couronné le dernier emprunt Wurtels, placé sur le marché canadien, que nous serions satisfaits. Les capitalistes, on le sait, ne sont pas des gens à risquer leurs capitaux entre les mains de ceux qui méconnaissent la province et de la banqueroute.

Le résultat, on le connaît. N'en aurions nous peut-être eu le succès qui a couronné le dernier emprunt Wurtels, placé sur le marché canadien, que nous serions satisfaits. Les capitalistes, on le sait, ne sont pas des gens à risquer leurs capitaux entre les mains de ceux qui méconnaissent la province et de la banqueroute.

Le résultat, on le connaît. N'en aurions nous peut-être eu le succès qui a couronné le dernier emprunt Wurtels, placé sur le marché canadien, que nous serions satisfaits. Les capitalistes, on le sait, ne sont pas des gens à risquer leurs capitaux entre les mains de ceux qui méconnaissent la province et de la banqueroute.

Le résultat, on le connaît. N'en aurions nous peut-être eu le succès qui a couronné le dernier emprunt Wurtels, placé sur le marché canadien, que nous serions satisfaits. Les capitalistes, on le sait, ne sont pas des gens à risquer leurs capitaux entre les mains de ceux qui méconnaissent la province et de la banqueroute.

Le Mat fait la statistique suivante: Sur les 200 membres de la chambre des Communes qui se sont réunis à Ottawa en 1879, huit sont morts au poste, quatre sont montés sur le banc judiciaire, deux sont devenus lieutenants-gouverneurs, deux ont été nommés sénateurs, trois ont cédé leurs sièges à d'autres, trois ont perdu leur mandat, et vingt-cinq ont été battus aux dernières élections générales.

Nous accusons réception du numéro de juillet de l'Album Musical. Comme les nos, précédents, celui-ci a un excellent choix de musique de piano; deux morceaux de Ludovic, une valse et une schottisch.

Les deux romances qu'il contient sont très-belles; l'une de Rupès: "Rose, souviens-toi!" et l'autre est un extrait de l'opéra d'Adam: "Si j'étais roi!" et a pour titre: "Ignorez son nom."

Les éditeurs y publient un magnifique "O Salutaris," musique de Gounod.

La partie littéraire est très remarquable. On y voit une correspondance de Paris et un article très sérieux sur Ambrose Thomas. Les autres colonnes sont très soignées et traitent de sujets d'une utilité incontestable.

L'honorable M. Chapleau se présentera dans le comté de Terrebonne à la place de M. Nantel, qui lui a offert son siège au fédéral pour briguer les suffrages de ce comté comme député pour la Législature provinciale.

L'honorable M. Mousseau se présentera probablement à Laval. Les élections pour remplir les vacances danses comtés de Jacques-Cartier, Vaudreuil et Deux-Montagnes, auront lieu le même jour.

Les Commis-Marchands. Dimanche dernier, les commis-marchands se sont réunis au lieu annoncé. L'assemblée était nombreuse et le plus parfait accord n'a cessé de régner. Nous espérons que les marchands ne se feront pas tirer l'oreille et qu'ils donneront au moins un fair play libéral. Qu'au moins ils fassent l'essai du nouveau système. Montréal, Québec et Trois-Rivières leur donnent l'exemple et nos marchands, nous en sommes convaincus, ne voudront pas se montrer plus rétrogrades que leurs confrères de ces grandes villes. Voici le texte de leur résolution.

Messieurs les Marchands de Sorel. Les commis-marchands de Sorel, réunis en assemblée régulière, désirent exposer respectueusement à leurs patrons...

Qu'il convient de donner une solution définitive à une question qui se souève chaque année, sans résultat pratique; celle de la fermeture à bonne heure des magasins.

C'est dans ce but que les commis-marchands se réunissent en corps régulier afin que leur requête collective puisse avoir plus d'effet auprès de MM. les Marchands.

Par habitude, on en est venu à ne plus s'étonner d'une chose pourtant assez étonnante pour mériter le nom d'anomalie: c'est qu'on exigeant d'une classe sociale un travail quotidien d'aussi de seize heures assidues, on dépasse les bornes.

Dans les pays, plus avancés en civilisation, on considère que demander à l'ouvrier plus de dix heures de travail par jour, c'est de l'inhumanité. Pourquoi donc demander plus au commis qu'au travailleur?

La tâche est plus rude pour celui-ci que pour celui-là, dira-t-on; sans doute, mais compte-t-on pour rien la privation de liberté qui dans notre cas est bien plus grande?

Refuser au jeune homme les quelques moments de récréation qui lui sont nécessaires chaque jour, c'est lui rendre un bien mauvais service; c'est surcharger ses forces et sa santé!

Encore si ce sacrifice que le commis fait de sa santé devait rapporter des profits à son patron! Mais l'expérience établit que passé huit heures en été et sept heures en hiver, il ne se présente plus que quelques rares acheteurs. Il suffit de prévenir les pratiques qu'à telle heure les magasins seront clos après ses heures. Tous conviennent en général que l'assistance du soir ne paie pas l'éclairage.

Il serait temps d'établir ici des heures réglementaires comme les commis-marchands de Montréal viennent de l'établir après s'être concertés avec leurs patrons. Il faudrait ensuite donner à l'innovation toute la publicité possible afin de la bien faire pénétrer dans l'esprit du public.

assistance, ils regagneront certainement en qualité ce qui sera perdu en quantité. Pour toutes ces excellentes raisons, nous demandons respectueusement à messieurs nos patrons de bien vouloir fixer la fermeture de leur magasin à huit heures l'été, c'est-à-dire du 1er Avril au 31 Décembre, et sept heures l'hiver s'est-à-dire du 31 Décembre au 1er Avril, comme règle générale, sauf les exceptions raisonnables et s'écarter de la veille des Dimanches et des fêtes d'obligation.

Et les réquérants ne cesseront de prier. Edouard Bellerose, Louis Carpentier, Georges Arsenault, Ernest Dessert, J. H. Paquin, Ad. Trempe, P. C. Lizotte, G. Chrétien, L. S. Robitaille, E. T. Cantars, J. Théodème Rajotte, Joseph Pratte, Alfred Dessert, Raphaël Maréchal, Z. Gervais, A. L. Arsenault, J. O. Gignac, A. Langlois, A. Boody, J. Ober, Paul Cournoyer, A. Mathieu, L. P. Chapdelaine, O. Fagnon, H. Rajotte, S. Arsenault, H. Chagnon, C. Fagnon, Erns Thoin, A. Pouliot, C. Pothier, W. V. Mondor, Jos. Paulet, Ars. Champagne, L. H. Sylvester, G. Paulet, C. Chapdelaine, C. Vallée, J. Arel, Aimé Martel, A. Bélisle, P. Casabour, Victor Beaulac, H. Lefran.

Proposé par M. E. Dessert, Secondé par M. L. H. Paquin: Que la requête ci-dessus soit adoptée et signée par tous les commis-marchands de la ville de Sorel.

Qu'elle soit publiée in extenso dans le Sorelois; Que MM. A. Trempe, L. H. Paquin, et J. Pratte, soient chargés de faire signer les marchands épiciers; Que MM. P. Lizotte, E. Dessert, G. Arsenault, soient chargés de faire signer les marchands de marchandises seches.

Adopté. M. Gignac est nommé trésorier de l'association. Des remerciements sont ensuite votés à M. E. Bellerose. Une assemblée est convoquée pour dimanche prochain à la même heure et au même lieu.

MANDEMENT pour interdire la lecture du journal "Le Courrier des Etats-Unis." LOTIS ZEPHRIN MORREAU par la grâce de Dieu et du St Siège Apostolique, Evêque de St-Hyacinthe, etc., etc.

Au Clergé et aux Fidèles de Notre Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur. Des fêtes de zèle pour la maintenance de la sainte morale, ont tout dernièrement N. T. C. F. attiré Notre attention sur un danger qui la menace sérieusement. Comme il était de Notre devoir, Nous nous sommes ému de ce danger, et Nous venons dans la mesure de Nos forces le conjurer avec pleine confiance, afin qu'aucun de vous, N. T. C. F. n'y rencontre une occasion de chute et un sujet de perte pour vos âmes: ce que Nous déplorons amèrement, s'il en était ainsi, obligé comme Nous le sommes de vous conduire tous au souverain bonheur.

Il circule parmi nous, d'une manière plus ou moins large, un journal qui a nom "Le Courrier des Etats-Unis," qui se publie à New-York et qui a des agents actifs en cette province pour lui donner la plus grande diffusion possible. Cette publication renferme un feuillet de l'immoraleté la plus crue qu'on puisse imaginer. Nous nous en sommes convaincus par nous-même, en examinant quelques numéros qu'on a eu le soin de nous passer, et de plus nous avons lu-dessus le témoignage du T. V. évêque de Montréal de cette province, qui par un mandement en date du dix-huit courant, condamne cette triste production, et en interdit la lecture aux fidèles de l'Archidiocèse.

Il y a donc, N. T. C. F. un danger réel pour vos âmes à vous nourrir de la lecture de cette publication malsaine. Vous y trouveriez souvent une occasion de péché et une chute déplorables, dont vous ne vous relèveriez peut-être jamais, car il est impossible que toutes les lubricités étalées dans cet écrit, qui ne peut être que le produit d'un cœur éminemment corrompu, ne fassent pas sur vous une impression des plus délétères, et des plus préjudiciables à la stricte et sévère moralité, dont vous devez faire profession comme enfants de Dieu et héritiers du bonheur éternel.

Notre qualité de pasteur Nous fait une obligation stricte de vous signaler ce grave danger et de vous y soustraire. En conséquence, et voulant remplir consciencieusement ce devoir de Notre charge pastorale, Nous déclarons que le susdit journal, "Le Courrier des Etats-Unis" ne peut être encouragé par aucun catholique sans une faute très grave, et usant des pouvoirs qui Nous sont conférés par les saints régis de l'Index, Nous défendons à tous Nos diocésains, sous peine de désobéissance grave et même des censures, d'encourager par leur souscription, de lire et même de garder en leur possession le journal susmentionné.

Défiés vous, N. T. C. F. des livres et des journaux immoraux et irréligieux. C'est ceux qui ont perdu le vieux monde et qui l'entraînent dans l'anarchie et les bouleversements au il se débat et qui si se meurt. Parents chrétiens, veillez attentivement à ce que ces productions impures et irréligieuses n'aient jamais dans vos maisons et ne soient pas mises sous les yeux de vos enfants, car du moment que vos enfants trouveront leur plaisir et leur bonheur dans la lecture de ces livres pernicieux, ils seront perdus pour vous et pour le Ciel. Le poison mortel que leur renferment s'inoculera dans leur être, les entraînant dans la ruine et la destruction des plus viles passions. Leur père perdra à jamais la pensée de Dieu et de ses bienfaits, les fera vivre de la vie grossière des sens, et les plongera dans un abîme profond de toutes sortes de misères, et pour le temps et pour l'éternité. Hélas! que d'âmes se sont déjà perdues par les mauvaises lectures! Ne courrez pas au même malheur, N. T. C. F. Nous vous en avertissons charitablement aujourd'hui. Baissez votre voix et celle encore plus puissante de la sainte Eglise, votre père, et obéissez-leur fidèlement et filialement.

Sera le présent mandement adressé à tous les membres de Notre Clergé et publié dans les journaux du Diocèse, afin qu'il parvienne à la connaissance de tous et que personne ne puisse prétexter ignorance. Il sera de plus lu au prône de Notre Cathédrale, et si quelque Curé de la campagne est informé que ce journal est reçu dans sa paroisse, il devra donner lecture de ce mandement au prône le premier dimanche après sa réception.

Donné à St-Hyacinthe sous Notre sceau, le second de Notre Diocèse et le cent-vingt-neuf de Notre Assistant-Secrétaire, en la fête de la Bonne Ste-Anne de l'année mil huit cent quatre-vingt deux.

L. Z. de St-Hyacinthe, Par Mandement de Monseigneur, Evêque de St-Hyacinthe, etc., etc. X. BERNARD, Chanoine, Assistant-Secrétaire.

Notes de voyage du lac St-Jean. Plusieurs erreurs se sont glissées dans la publication de ces notes. Ainsi au lieu de la "Benoignamichi" répété deux fois, il faut lire pour le premier "Benoignamichi," et pour le second "Benoignamichi." Au lieu de dire que l'église est en bois, nous aurions dû mettre "église de pierre en voie de construction."

Au lieu de Clearymets, lire "Patrick Cleary, métis." Au lieu de \$5 lire \$15.00. Enfin nous avons dit que les charrettes chargées quand le grammatrice nous oblige à mettre chargeront.

NOUVELLES GENERALES. Patrick Daly, ingénieur mécanicien du grand Tronc vient de faire une action héroïque. Il conduisait un train de Magog à Waterloo lorsqu'il environ deux milles au delà de "Fort Village" il aperçut un enfant de trois ans s'amusant sur la voie. Reverser la vapeur fut l'affaire d'un instant, mais le train ne pouvait être arrêté à temps pour sauver la vie de l'enfant. Ce qui voyant, notre mécanicien se rendit sur la chasse-pierre et tendant le pied en avant au moment où la locomotive va frapper l'enfant, rejette le petit malheureux à côté des rails. Le train passa et l'enfant fut sauvé. C'était le fils d'un cultivateur du voisinage. — Patrie.

Les vastes usines érigées à Berthier par la fabrication du sucre de betterave, seront vendus par le shérif à la fin du mois de août. Une compagnie française a un jugement pour \$32,000 et la banque du Peuple pour un égal montant. La Cie, se trouve en liquidation. C'est ainsi que les plus belles choses ont le pire destin.

On parle de deux ou trois syndicats qui s'organiseraient pour acheter ces propriétés, et continuer les opérations. Tous les meubles de la Cie, ont été vendus il y a quelques jours. On dit que la dépense totale de l'entreprise se monte à \$300,000 et que sa dette se monte à plus de \$110,000.

Il est à regretter que l'industrie du sucre de betterave ait connu sous des auspices aussi déplorables, et de pareils embarras viennent lui couper la voie. — L'Union des Cantons de l'Est.

ARRÊSTATION DES VOLEURS.—On se rappelle les vols commis récemment dans les presbytères de St. Ours et de St. Charles, par deux fins voleurs échappés de prison.

Dans la nuit de mercredi à jeudi ces oiseaux du nuit se sont introduits dans le presbytère de Ste. Madeleine, à 9 milles de St-Hyacinthe et dans le magasin d'épicerie de M. Rainville où ils ont volé deux ou trois piastres, du brandy et des boîtes de sardines.

Fort heureusement, madame Charrier, mère du curé, se leva à l'aube et aperçut les voleurs qui étaient dans sa chambre à coucher. Elle se voyant découverte s'éleva, mais madame Charrier malade et grand âge, sauta par la fenêtre d'une hauteur de plusieurs pieds et alla avertir les voisins.

Aussitôt on se mit à la poursuite des fuyards, sans avoir eu juste quelle direction ils avaient prise. Après recherches on trouva la trace de leurs pas sur le chemin du fer et on s'aperçut qu'ils avaient dû se diriger vers la grange d'une maison inhabitée, près du chemin du grand rang de St-Hyacinthe.

Il s'était écoulé plusieurs heures, lorsqu'on arriva à la grange en question et on trouva nos deux voleurs couchés sur la paille et profondément endormis. Le gîte étant connu, une quarantaine d'hommes s'approchèrent tranquillement de la grange et la cercèrent sans bruit.

Pendant ce temps on prit un char à manivelle au dépôt de Ste-Madeleine et on vint à St-Hyacinthe avertir le chef de police, M. Pagé, qui se rendit on toute hâte sur les lieux.

Les deux voleurs dormaient toujours sans se douter de ce qui se passait au dehors. Ils furent désagréablement surpris de voir à leur côté notre actif chef de police qui de suite sauta sur eux, arracha à l'un d'eux un revolver dont il aurait fait usage, si en lui on eût laissé le temps.

Quelques temps après M. Pagé revenait à St-Hyacinthe avec sa précieuse capture, et les voleurs, les menottes aux mains, furent logés à la station de police.

Ils ont été traduits devant les juges de Paix sur accusation de vol, l'enquête a été ajournée à mardi prochain.

Les voleurs ont refusés de donner leur noms.

Nous félicitons les personnes de Ste-Madeleine qui agissent avec tant de tact et de discernement, et aussi M. Pagé que sa longue expérience et sa bravoure ne trouvent per en défaut. — Courrier de St-Hyacinthe.

Nous lions à ce sujet dans la Patrie de samedi: "L'agent de police Arsabé ayant été prié d'aller voir les prisonniers pour s'assurer de leur identité est immédiatement parti. Il était de retour cette après-midi."

Il nous apprend que les prisonniers sont bien Alfred Laviolette Bériault et Edward Marsh alias Fauteux, ex-détenu du pénitencier et de la prison de Québec, et voleurs spécialisés.

Les deux criminels seront reconduits à Québec pour leur terme d'emprisonnement et auront probablement à subir un procès pour les vols dont ils se sont rendus coupable dernièrement."

LES PELERINAGES.—On peut se faire une idée du grand nombre de pèlerins qui se rendent à Sainte-Anne de Beauport durant l'été, par le relevé suivant des pèleriages qui ont eu lieu depuis huit jours.

Lundi matin, 850 personnes de Sherbrooke et sont allés. Mardi matin, 600 des environs de la ville d'Outouais. Mercredi matin, fête de Ste. Anne, le nombre des pèlerins était de 700.

Le soir, arrivait 600 pèlerins de Ste-Gelève de Batiscan, avec un corps de musique. Jeudi matin, 1,200 pèlerins de Notre-Dame de Lévis, et 300 de la paroisse de Saint-Joseph de Lévis.

Il y avait en même temps pèlerinage des paroissiens de Saint-Anne de Beauport, au sanctuaire de leur patronne. Un autre pèlerinage est arrivé le même soir, et hier au lieu cent de la paroisse de St. T. de Caps.

P Plusieurs pèleriages ont lieu aujourd'hui demain et mercredi. La messe à 8 heures. Le départ de Québec pour le retour se fera le Dimanche soir à 7 heures.

Les pèlerins resteront à Ste-Anne depuis 6 heures du matin jusqu'à 2 heures p. m.

Une réduction de prix a été obtenue sur le chemin de Sorel et Montréal pour les personnes qui embarqueront aux stations de Yvernon, Vercheres, St. Antoine, Contrecoeur, et St-Roch, le samedi après-midi. Le bateau sera de retour à Sorel le lundi matin à temps pour que les pèlerins prennent les chars qui partent de Sorel à 6 heures p. m.

Une réduction sera aussi faite aux personnes qui viendront de Pierreville et de St. François par le Sorel.

Pour favoriser les gens de Lanaudière, Joliette et autres paroisses des alentours qui voudraient faire le voyage.

Le Canada partira de Lanaudière le 12 Aout à 5 heures p. m.

Et le lundi matin les pèlerins pourront se retourner par le même vapeur.

Le bateau arrivera en allant et revenant au Port St. François.

PRIX DU PASSAGE. ALLEZ ET RETOUR: \$1.50. CABINES — — — \$2 et \$3. On devra se hâter d'acheter les billets de passage, car le nombre des passagers est limité à 700 par la Cie du Richelieu.

PELERINAGE ANNUEL DE

DE SOREL A

Ste. Anne DE BEAUPRE.

Par le vapeur "CANADA." Sous le patronage du

Rev. L. L. Dupré, Curé de Sorel, au profit de

L'HOPITAL DE SOREL. Départ de Sorel

POUR STE. ANNE SAMEDI, Le 12 Aout PROCHAIN

A 7 HEURES P. M.

Le Départ de Québec pour le retour se fera le Dimanche soir à 7 heures.

Les pèlerins resteront à Ste-Anne depuis 6 heures du matin jusqu'à 2 heures p. m.

La Messe à 8 heures. Le départ de Québec pour le retour se fera le dimanche soir à 7 heures.

Une réduction de prix a été obtenue sur le chemin de Sorel et Montréal pour les personnes qui embarqueront aux stations de Yvernon, Vercheres, St. Antoine, Contrecoeur, et St-Roch, le samedi après-midi. Le bateau sera de retour à Sorel le lundi matin à temps pour que les pèlerins prennent les chars qui partent de Sorel à 6 heures p. m.

Une réduction sera aussi faite aux personnes qui viendront de Pierreville et de St. François par le Sorel.

Pour favoriser les gens de Lanaudière, Joliette et autres paroisses des alentours qui voudraient faire le voyage.

Le Canada partira de Lanaudière le 12 Aout à 5 heures p. m.

Et le lundi matin les pèlerins pourront se retourner par le même vapeur.

Le bateau arrivera en allant et revenant au Port St. François.

PRIX DU PASSAGE. ALLEZ ET RETOUR: \$1.50.

CABINES — — — \$2 et \$3.

On devra se hâter d'acheter les billets de passage, car le nombre des passagers est limité à 700 par la Cie du Richelieu.

Un grand nombre de prêts seront à bord du bateau pour confesser.

On pourra se procurer des billets et des cabines en s'adressant à

H. C. CHARLAND, MARCHAND, J. A. CHENEVERT, au bureau de Sorel.

Aucune cabine ne sera censée être retenue sans avoir été payée d'avance. Il y aura des billets à vendre par MM. les curés des différentes paroisses. L. L. DUPRÉ, Etc., Directeur de l'Hopital de Sorel, 27 juillet 1882.

Nous recommandons spécialement à l'attention du public la maison ALLARD qui a obtenu à la disposition des familles des services de toutes sortes, que et de leur prix. Ce qu'il n'est pas, Noyer noir, Bois de feu, Ferme, pour ce qui est de la vente de la bourse. Les prix varient de \$1,00 en montant.

M. ALLARD a fait l'acquisition de deux magnifiques Corbilles qui lui ont été achetées par un riche propriétaire de la paroisse de St. Antoine. Elles ont été achetées à un prix de \$1,000. Elles sont pour le moment déposées chez M. ALLARD, 52 Rue Augusta, Sorel.

En un mot, M. ALLARD possède tout ce qu'il faut pour la tenue de ses funérailles, depuis les Cercueils de bois, Crapes, Reliquaires, jusqu'aux Monuments Funéraires, soit de bois, soit de marbre, et de tous les ornements qui ne coûtent que \$5,00 et plus, suivant le goût d'un chacun. L'ouvrage est garanti.

FRS. ALLARD, No 52 RUE AUGUSTA, Sorel, le 1er Aout 1882.

COUCHETTES

M. ALLARD possède un magnifique assortiment de Couchettes en Fer. Comme tout ce qui est de cette maison, elles sont de qualité supérieure et à meilleur marché que celles qu'on achète à Montréal. Un exemplaire gratuit est adressé aux marchands. Comme on le voit, le public a tout intérêt à s'adresser à M. Allard pour ces différents articles.

EXPOSITION PROVINCIALE Agricole et Industrielle AMONTEALE

DU 14 AU 23 SEPTEMBRE PROCHAIN \$25,000 OFFERTS EN PRIX

Terains spacieux et bâtiments magnifiques pour l'exposition des animaux, manufactures, instruments agricoles et de machines en opération. L'exposition ouverte le 15 septembre. Les animaux arrivent le 15, date après laquelle l'exposition sera au grand complet.

Les compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur ont réduit leur prix pour cette circonstance.

Les exposants ont le droit de faire leurs entrées le plus tôt possible. Diverses heures d'entrées et tombes autres informations, s'adresser aux commissaires: GEO. LECLAIR, Secrétaire S. C. STEVENSON, Commissaire No 70 Rue

qu'il accordait à leur tâche, sans parler des excursions et des impatiences dont une estalade à la joue et au menton était l'inévitable résultat.

La barbe est faite, il n'y a que deux coupures insignifiantes, pour un apprenti barbier. Sa Majesté n'a pas été trop maladroite.

Le valet de chambre apporte la cuvette de rasoir blanc ou renouvelé chaque jour; elle est éblouissante, dans quelques heures Napoléon y aura essuyé ses plumes ou renversé son encrier comme il jette sa mouche à la volée, tous les soirs en se déshabillant. Voici la redingote de couleur sombre et le chapeau orné à l'usage de l'excessive sensibilité de la tête. Napoléon est prêt; il avale un verre de punch léger et se route pour visiter les travaux de l'exécutif de l'Ourse, qu'on creuse en ce moment du côté de la Ville.

M. Colas, le suisse du pavillon de l'Or, est à son poste, appuyé sur sa hallebarde; un sourire récompense sa zèle.

—Quoi! déjà debout, M. Colas.

—Sire, quand les maîtres sont debout, les valets doivent l'être aussi.

Cette phrase avait été prononcée quelques jours auparavant par l'Empereur. On ne se couchait pas de bonne heure chez l'Impératrice; tous les soirs on y faisait de la musique; Blangini y chantait ses romances et l'air l'accommodait.

Quelques-uns même on jouait à la mer agitée, au grand plaisir des deux sexes.

—D'abord, venez-vous, vaurien? Qu'on dise au général Gardonne de me flanquer quinze jours d'arrêt à ce polisson.

Et vous, messieurs, qu'est-ce que cela signifie, de faire ainsi l'école buissonnière? Au lieu de bavarder comme des pies, vous aviez plus de dix rapports à recopier. Vous mériteriez tous d'être envoyés aux Madelonnettes.

Les secrétaires baissent la tête et taillent leur plume en hommes habitués aux vicissitudes obscures; ils savent que dans cinq minutes l'orage sera passé. Napoléon se calme enfin, il s'assied sur un des bras de son fauteuil, haussant légèrement l'épaule droite et agitant la jambe gauche comme un balancier de pendule; il commence à dicter plusieurs lettres à la fois. C'est pis que le jeu de l'essence chinoise; il faut que chacun attrape sa phrase à la volée, et gare aux maladroites qui feraient des coque-là-là. L'Empereur, lui, ne s'embrouille jamais.

Durée entra à son tour; il ne paraît guère plus assuré que les secrétaires. Les coups de bouton du maître frappent aussi bien sur les grands que sur les petits. Dépouillé de son velours et de ses panaches, on prendrait le haut fonctionnaire pour un des frotteurs aussi bien que pour le grand marchand du palais; figure jeune, mais empâtée, œil peu intelligent, ou se redressait le mouvement de la brute à son maître; c'est un soldat auquel on peut dire: frappe! et qui obéit; du reste, fort orléaniste, prend les intérêts de l'Empereur comme un cuisinier économique; il ne se dédite pas un bol de bouillon dans les cuisines sans la signature du grand marchand; ne déconche jamais.

L'empereur tourne à demi la tête: —Ah! c'est vous, monsieur, c'est bien malheureux, vous arrivez toujours quand on n'a plus besoin de vous.

Et il continue sa correspondance sans faire attention à la mine contrite de son serviteur.

Trois fois le déjeuner a été apporté et remporté par le maître d'hôtel Richaud; à quatre heures, pourtant, Napoléon se décide à avaler quelques bouchées, et les secrétaires souffrent comme des chevaux qui ont couru cinq lieues de poste.

—Tiens! y a d'lognon, ce matin.

Napoléon avait l'œil fin, il se retourne et lance sur le malcontent plaignant un regard plein de clairs: —Oui monsieur, il y en a, vous ne vous trompez pas. Puis il monte l'escalier sans entendre davantage. C'était assez pour terrifier l'imprudent suisse; ce corps de six pieds tombe à la renverse; on le ramasse, on l'étend sur un lit; la famille épouvantée se précipite, et Corisart, qui sortait en habit marron à bouton d'or, s'arrête pour chercher à faire revenir M. Colas. Celui-ci ouvre enfin les yeux: —Je suis perdu s'écrie-t-il, l'Empereur ne me parlera jamais.

Ce matin, il faut l'avouer, tout se réunissait pour agacer des nerfs irritables. Roustani, qui, d'ordinaire, se tient dans l'antichambre, est encore dans les cuisines à siroter son café au lait. Durce n'a point paru. Ni pages ni secrétaires, ni valets de pied, qui comptent sur le retour vers dix heures, ne sont à leur poste. Seul, un chambellan, M. de Montesquieu, est dans le salon d'attente, l'épée au côté, frisé comme un bichon. Il se promène mélancoliquement, le pauvre homme! regardant pour se distraire deux gravures l'Assommoir de Gérard, et le Bâtard de David. Le cabinet de l'Empereur est à côté. Le feu qui chauffe cette pièce, haute et spacieuse, vient de s'éteindre faute de bois. Or les Courtes sont frileux, et les matines d'avril sont fraîches. La première chose que fait Napoléon, aussitôt d'ouvrir la porte et de crier: —Une bûche!

M. de Montesquieu s'avance, la bouche en cœur: —Sire, il n'y a pas en ce moment de valets de pied dans l'antichambre.

Le ton de César devient plus bref, S'il est possible: —Une bûche!

—Sire, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que tous les valets de pied étaient absents.

—Et bien! monsieur, n'êtes-vous pas là?

Rien à répondre, M. de Montesquieu prend son parti; il charge la bûche sur son bras, au risque d'écocher ses boudes d'or, et accroupi devant le feu, il essaye de ramurer les étincelles endormies. Napoléon le regarde faire avec un sourire indéfinissable, il a pu

le cœur les railleries du faubourg St-Germain, et il lui plaît d'humilier cette noblesse qui ne le sert qu'à regret.

Le comte s'en est tiré avec honneur; un valet n'aurait pas mieux fait; le feu flambe dans la cheminée. D'un geste, l'Empereur congédie son chambellan et s'avance vers le bureau en ombre du brocheur, de cartes et de feuilles étrangères, car des journaux français il n'y en avait plus guère. Foucher avait mis son ordre. Nouvelle contraction des sous-impériaux; il y a là, en évidence sur la table du bureau, un papier d'une écriture bien connue: c'est une lettre qui dénonce à Napoléon que l'Impératrice a acheté une nouvelle parure de diamants et commis une nouvelle bêtise, en demandant à la tante du prince de Bado, supérieure d'une abbaye, combien elle avait d'enfants. Malgré la surveillance de grand marchand, ces lettres se glissent partout, jusque sur la table de nuit impériale, ou dans les boîtes à l'usage de Napoléon. Impossible de découvrir l'auteur ni le porteur.

Le curieux, c'est que Joséphine reçoit de son côté, du même correspondant, le récit conjugal. Aussi la légende s'en rend. On parle de certain petit homme rouge qui rôde la nuit dans les corridors, quelques femmes nerveuses affirmant l'avoir aperçu, erreur, l'homme rouge est invisible et n'apparaît qu'à l'heure de la chute des gouvernements, ce qui fait encore une assez jolie somme d'apparitions.

Homme rouge ou blanc, le correspondant anonyme est plus fort que le grand maître de police; il connaît la partie de Versailles et en révèle tous les détails dans sa lettre. C'est le bouquet; l'Empereur, exaspéré, donne un coup de canif dans son bureau, et quelque chose de semblable à un juron s'échappe de ses lèvres serrées. Au même instant, pages et secrétaires reparaissent effarés; ils tombent bien et vont être saouonnés de la belle manière.

M. Édouard, qui paraît le premier, s'est pas fier.

Napoléon le toise d'un air furieux: —D'où venez-vous, vaurien? Qu'on dise au général Gardonne de me flanquer quinze jours d'arrêt à ce polisson.

Et vous, messieurs, qu'est-ce que cela signifie, de faire ainsi l'école buissonnière? Au lieu de bavarder comme des pies, vous aviez plus de dix rapports à recopier. Vous mériteriez tous d'être envoyés aux Madelonnettes.

Les secrétaires baissent la tête et taillent leur plume en hommes habitués aux vicissitudes obscures; ils savent que dans cinq minutes l'orage sera passé. Napoléon se calme enfin, il s'assied sur un des bras de son fauteuil, haussant légèrement l'épaule droite et agitant la jambe gauche comme un balancier de pendule; il commence à dicter plusieurs lettres à la fois. C'est pis que le jeu de l'essence chinoise; il faut que chacun attrape sa phrase à la volée, et gare aux maladroites qui feraient des coque-là-là. L'Empereur, lui, ne s'embrouille jamais.

Durée entra à son tour; il ne paraît guère plus assuré que les secrétaires. Les coups de bouton du maître frappent aussi bien sur les grands que sur les petits. Dépouillé de son velours et de ses panaches, on prendrait le haut fonctionnaire pour un des frotteurs aussi bien que pour le grand marchand du palais; figure jeune, mais empâtée, œil peu intelligent, ou se redressait le mouvement de la brute à son maître; c'est un soldat auquel on peut dire: frappe! et qui obéit; du reste, fort orléaniste, prend les intérêts de l'Empereur comme un cuisinier économique; il ne se dédite pas un bol de bouillon dans les cuisines sans la signature du grand marchand; ne déconche jamais.

L'empereur tourne à demi la tête: —Ah! c'est vous, monsieur, c'est bien malheureux, vous arrivez toujours quand on n'a plus besoin de vous.

Et il continue sa correspondance sans faire attention à la mine contrite de son serviteur.

Trois fois le déjeuner a été apporté et remporté par le maître d'hôtel Richaud; à quatre heures, pourtant, Napoléon se décide à avaler quelques bouchées, et les secrétaires souffrent comme des chevaux qui ont couru cinq lieues de poste.

—Tiens! y a d'lognon, ce matin.

Napoléon avait l'œil fin, il se retourne et lance sur le malcontent plaignant un regard plein de clairs: —Oui monsieur, il y en a, vous ne vous trompez pas. Puis il monte l'escalier sans entendre davantage. C'était assez pour terrifier l'imprudent suisse; ce corps de six pieds tombe à la renverse; on le ramasse, on l'étend sur un lit; la famille épouvantée se précipite, et Corisart, qui sortait en habit marron à bouton d'or, s'arrête pour chercher à faire revenir M. Colas. Celui-ci ouvre enfin les yeux: —Je suis perdu s'écrie-t-il, l'Empereur ne me parlera jamais.

Ce matin, il faut l'avouer, tout se réunissait pour agacer des nerfs irritables. Roustani, qui, d'ordinaire, se tient dans l'antichambre, est encore dans les cuisines à siroter son café au lait. Durce n'a point paru. Ni pages ni secrétaires, ni valets de pied, qui comptent sur le retour vers dix heures, ne sont à leur poste. Seul, un chambellan, M. de Montesquieu, est dans le salon d'attente, l'épée au côté, frisé comme un bichon. Il se promène mélancoliquement, le pauvre homme! regardant pour se distraire deux gravures l'Assommoir de Gérard, et le Bâtard de David. Le cabinet de l'Empereur est à côté. Le feu qui chauffe cette pièce, haute et spacieuse, vient de s'éteindre faute de bois. Or les Courtes sont frileux, et les matines d'avril sont fraîches. La première chose que fait Napoléon, aussitôt d'ouvrir la porte et de crier: —Une bûche!

M. de Montesquieu s'avance, la bouche en cœur: —Sire, il n'y a pas en ce moment de valets de pied dans l'antichambre.

Le ton de César devient plus bref, S'il est possible: —Une bûche!

—Sire, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que tous les valets de pied étaient absents.

—Et bien! monsieur, n'êtes-vous pas là?

Rien à répondre, M. de Montesquieu prend son parti; il charge la bûche sur son bras, au risque d'écocher ses boudes d'or, et accroupi devant le feu, il essaye de ramurer les étincelles endormies. Napoléon le regarde faire avec un sourire indéfinissable, il a pu

le cœur les railleries du faubourg St-Germain, et il lui plaît d'humilier cette noblesse qui ne le sert qu'à regret.

Le comte s'en est tiré avec honneur; un valet n'aurait pas mieux fait; le feu flambe dans la cheminée. D'un geste, l'Empereur congédie son chambellan et s'avance vers le bureau en ombre du brocheur, de cartes et de feuilles étrangères, car des journaux français il n'y en avait plus guère. Foucher avait mis son ordre. Nouvelle contraction des sous-impériaux; il y a là, en évidence sur la table du bureau, un papier d'une écriture bien connue: c'est une lettre qui dénonce à Napoléon que l'Impératrice a acheté une nouvelle parure de diamants et commis une nouvelle bêtise, en demandant à la tante du prince de Bado, supérieure d'une abbaye, combien elle avait d'enfants. Malgré la surveillance de grand marchand, ces lettres se glissent partout, jusque sur la table de nuit impériale, ou dans les boîtes à l'usage de Napoléon. Impossible de découvrir l'auteur ni le porteur.

Le curieux, c'est que Joséphine reçoit de son côté, du même correspondant, le récit conjugal. Aussi la légende s'en rend. On parle de certain petit homme rouge qui rôde la nuit dans les corridors, quelques femmes nerveuses affirmant l'avoir aperçu, erreur, l'homme rouge est invisible et n'apparaît qu'à l'heure de la chute des gouvernements, ce qui fait encore une assez jolie somme d'apparitions.

Homme rouge ou blanc, le correspondant anonyme est plus fort que le grand maître de police; il connaît la partie de Versailles et en révèle tous les détails dans sa lettre. C'est le bouquet; l'Empereur, exaspéré, donne un coup de canif dans son bureau, et quelque chose de semblable à un juron s'échappe de ses lèvres serrées. Au même instant, pages et secrétaires reparaissent effarés; ils tombent bien et vont être saouonnés de la belle manière.

M. Édouard, qui paraît le premier, s'est pas fier.

Napoléon le toise d'un air furieux: —D'où venez-vous, vaurien? Qu'on dise au général Gardonne de me flanquer quinze jours d'arrêt à ce polisson.

Et vous, messieurs, qu'est-ce que cela signifie, de faire ainsi l'école buissonnière? Au lieu de bavarder comme des pies, vous aviez plus de dix rapports à recopier. Vous mériteriez tous d'être envoyés aux Madelonnettes.

Les secrétaires baissent la tête et taillent leur plume en hommes habitués aux vicissitudes obscures; ils savent que dans cinq minutes l'orage sera passé. Napoléon se calme enfin, il s'assied sur un des bras de son fauteuil, haussant légèrement l'épaule droite et agitant la jambe gauche comme un balancier de pendule; il commence à dicter plusieurs lettres à la fois. C'est pis que le jeu de l'essence chinoise; il faut que chacun attrape sa phrase à la volée, et gare aux maladroites qui feraient des coque-là-là. L'Empereur, lui, ne s'embrouille jamais.

Durée entra à son tour; il ne paraît guère plus assuré que les secrétaires. Les coups de bouton du maître frappent aussi bien sur les grands que sur les petits. Dépouillé de son velours et de ses panaches, on prendrait le haut fonctionnaire pour un des frotteurs aussi bien que pour le grand marchand du palais; figure jeune, mais empâtée, œil peu intelligent, ou se redressait le mouvement de la brute à son maître; c'est un soldat auquel on peut dire: frappe! et qui obéit; du reste, fort orléaniste, prend les intérêts de l'Empereur comme un cuisinier économique; il ne se dédite pas un bol de bouillon dans les cuisines sans la signature du grand marchand; ne déconche jamais.

L'empereur tourne à demi la tête: —Ah! c'est vous, monsieur, c'est bien malheureux, vous arrivez toujours quand on n'a plus besoin de vous.

Et il continue sa correspondance sans faire attention à la mine contrite de son serviteur.

Trois fois le déjeuner a été apporté et remporté par le maître d'hôtel Richaud; à quatre heures, pourtant, Napoléon se décide à avaler quelques bouchées, et les secrétaires souffrent comme des chevaux qui ont couru cinq lieues de poste.

—Tiens! y a d'lognon, ce matin.

Napoléon avait l'œil fin, il se retourne et lance sur le malcontent plaignant un regard plein de clairs: —Oui monsieur, il y en a, vous ne vous trompez pas. Puis il monte l'escalier sans entendre davantage. C'était assez pour terrifier l'imprudent suisse; ce corps de six pieds tombe à la renverse; on le ramasse, on l'étend sur un lit; la famille épouvantée se précipite, et Corisart, qui sortait en habit marron à bouton d'or, s'arrête pour chercher à faire revenir M. Colas. Celui-ci ouvre enfin les yeux: —Je suis perdu s'écrie-t-il, l'Empereur ne me parlera jamais.

Ce matin, il faut l'avouer, tout se réunissait pour agacer des nerfs irritables. Roustani, qui, d'ordinaire, se tient dans l'antichambre, est encore dans les cuisines à siroter son café au lait. Durce n'a point paru. Ni pages ni secrétaires, ni valets de pied, qui comptent sur le retour vers dix heures, ne sont à leur poste. Seul, un chambellan, M. de Montesquieu, est dans le salon d'attente, l'épée au côté, frisé comme un bichon. Il se promène mélancoliquement, le pauvre homme! regardant pour se distraire deux gravures l'Assommoir de Gérard, et le Bâtard de David. Le cabinet de l'Empereur est à côté. Le feu qui chauffe cette pièce, haute et spacieuse, vient de s'éteindre faute de bois. Or les Courtes sont frileux, et les matines d'avril sont fraîches. La première chose que fait Napoléon, aussitôt d'ouvrir la porte et de crier: —Une bûche!

M. de Montesquieu s'avance, la bouche en cœur: —Sire, il n'y a pas en ce moment de valets de pied dans l'antichambre.

Le ton de César devient plus bref, S'il est possible: —Une bûche!

—Sire, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que tous les valets de pied étaient absents.

—Et bien! monsieur, n'êtes-vous pas là?

Rien à répondre, M. de Montesquieu prend son parti; il charge la bûche sur son bras, au risque d'écocher ses boudes d'or, et accroupi devant le feu, il essaye de ramurer les étincelles endormies. Napoléon le regarde faire avec un sourire indéfinissable, il a pu

A L'ENSEIGNE DU LION D'OR

UN SECRET

Ne le dites pas à personne, mais gardez cette bonne nouvelle pour vous-même.

Nous avons acheté ces jours derniers un immense assortiment

de marchandises endommagées, provenant de deux de nos premières maisons de gros de cette ville, qui ont été incendiées les mois derniers.

Ces marchandises ont peu ou point de dommages,

c'est pourquoi chacun devra en garder le secret en lui-même, et se hâter de venir nous voir, avant que le tout soit vendu.

Il est bon de faire connaître quelques-unes des marchandises qu'il nous faut immédiatement, surtout celles qui sont un peu humides.

Ce sont :

Les étoffes à Robes que nous vendons à partir de 10 cts.

Cachemires noirs et Merinos français, Flanelles.

une trentaine de pièces de Tweeds de 40 cts à 90 cts.

Bonne et belle toile à chemise de 10 cts à 15 cts valeur double.

50 doz. de Serviettes de 35 cts à \$1.00 la doz. moitié prix ;

250 pièces de Convertes de \$1.25 à \$6.50 ;

et beaucoup d'autres marchandises qui sont tous peu ou point endommagées.

Non foutez pas, il faut que toutes ces marchandises se vendent d'ici à quelques jours, ainsi de vous tous nous sollicitons une visite, chacun y trouvera un grand avantage à venir visiter notre magasin surtout à cette occasion. Venez un, venez dix, venez mille vous ne regretterez pas votre voyage.

Rappelez-vous bien le numéro de notre établissement populaire

LE TENDRE, ARSENAULT & Co

501, Rue Ste-Catherine, 501 (Entre les rues Amherst et Wolfe) MONTREAL. Juillet 1882.

Avis au Dames.

Les sous-signées, modistes, informent respectueusement le public de la Ville de Montréal et des parishes environnantes qu'elles ont constamment en mains un assortiment général d'étoffes de toutes sortes pour Dames et Messieurs. Elles tiennent aussi toutes les garnitures et fournitures nécessaires convenables à l'importation de l'étoffe, de quelque valeur qu'elle soit.

Comme par le passé, les sous-signées reçoivent chaque semaine les litres de modes les plus nouvelles et elles se chargent de tailler et de confectionner les toilettes de toutes sortes pour les Dames. Les Dames et Messieurs qui achèteront des habits à ce magasin recevront gratis le patron pour les tailler.

Chapeaux.

Elles ont un magnifique assortiment de chapeaux pour dames et enfants. Elles ont aussi toutes les garnitures nécessaires pour ces chapeaux qu'elles se chargeront de garnir elles mêmes.

LE TOUT A DES PRIX MODÉRÉS

Une visite est sollicitée au nouvel établissement situé

EN FACE DU MARCHE

Voisin de M. James Morgan, SOREL.

DILLES LUSSIER, MODISTES.

9 Mai 1881.—25.

\$200.00 Reward!

Will be paid for the detection and conviction of any person selling or dealing in any bogus, counterfeit or imitation HOP BITTERS, especially Bitters or preparations with the word of Hop or Hops in their name or connected therewith, that is intended to mislead and cheat the public, or for any preparation put in any form, pretending to be the same as HOP BITTERS. The genuine have cluster of GREEN HOPS (notice this) printed on the white label, and are the purest and best medicine on earth, especially for Kidney, Liver and Nervous Diseases. Beware of all others, and of all pretended formulas or recipes of HOP BITTERS published in papers or for sale, as they are frauds and swindles. Whoever deals in any but the genuine will be prosecuted.

HOP BITTERS MED. Co., Rochester, N. Y.

HOTEL DU CANADA MONTREAL.

Avant d'acheter ailleurs venez à l'ancienne boutique de

ANDRÉ CHAPPELAINE, PRÈS DU MARCHE, SOREL.

1er Juin 1882.

MAISON ET BOUTIQUE DE FORGE A VENDRE.

Une maison en bois située dans le village de St-François-du-Lac. S'adresser à ARSENE LAUZIERE, St-François-du-Lac.

27 Juin 1882.—25.

LISEZ CE CI DIX FOIS.

AVIS:—Monsieur A. Racicot, R. M. D., de la Rue Notre-Dame, informe ses nombreuses pratiques, qu'il a maintenant transporté son bureau, au No. 220, Rue St Laurent, tout près du Marché St Laurent, Montréal, P. Q. Qu'on ne l'oublie pas.

Et, comme par le passé, il s'appliquera à toujours bien servir ceux qui lui feront l'honneur de le patronier, et ce sera toujours avec des remèdes préparés avec les Racines, Ecores, Herbes, Gommés et Résines du Canada, et des pays étrangers.

Ses Remèdes sont approuvés par le gouvernement Fédéral, pour toute la Puissance du Canada, de sorte qu'il est le seul qui ait le droit de vendre, livrer, ou soigner avec ses remèdes.

Ce Monsieur s'occupe indistinctement de toutes les Maladies Chroniques tel que: Bronchites, Dyspepsie, Maladies du Foie, Consumption, au premier et au deuxième degré, Rhumatismes de toutes sortes, Névralgie, Migraine, Ptituite, Albuminurie, Maladie du Rognon, Diabète Sucre, Mal d'Yeux, Mal d'Oreilles, Maux de Gorge, Ulcères virgineux, Plaies quelconques, Epilepsie, Paralytie, Hystérie (Beau mal, Mal de Matrice), Ecrouelles, Jaunisse, Rétrécissements et Incontinence d'Urine, Maladies Secrètes, Riffle, Boutons à la figure et sur tout le corps, Panaris, Tours-d'Angie, Constipation, Faiblesse, Assoupissement, Crachement de sang, en un mot, toutes les maladies dont est frappée l'humanité souffrante.

Certes, ce Monsieur a des Pilules (Pilules Magiques) pour purifier et nettoyer le sang et le Foie qui sont sans égales sur le Globe entier. Tout le monde qui les ont employées, n'en veulent pas user d'autres. Vous les prenez avec de l'eau froide, en travaillant même et sans vous astreindre à prendre une nourriture spéciale.

Demandes à tous les Pharmaciens honnêtes et aux marchands également de les tenir constamment la main, afin qu'au besoin vous puissiez vous les procurer promptement.

Les Gouttes Royales sont un trésor pour les familles qui on font usage.

Son Onguent Mystérieux (Non donné par le Peuple lui-même) guérit le Riffle en peu de temps. Faites-en l'essai, et vous serez plus qu'étonné.

Ses Emplâtres (Onguent de Lorne), sont in surpassables pour les Points de Côte, le Beau Mal, les Maux de Reins, etc., etc.

Son Destructeur du Choléra est infailible pour toutes sortes de Choléra, les Diarrhées et les Coliques.

Les cas les plus graves de Choléra, sont guéris, en moins de 3 heures, par son emploi. Procurez vous en tout de suite. N'attendez pas que vous soyez morts pour vous le procurer. C'est le temps à présent d'agir. Bâchez le fer tandis qu'il est chaud.

Son Unio-Anti-Vendémienne ne marque jamais de produire une guérison radicale, pour toutes les Maladies Secrètes.

Son Spécifique pour le Vers solitaire chasse ce monstre en quelques heures seulement. On a jamais rien vu de pareil.

Il prépare aussi une Eau de Toilette qui est incomparable pour ramener la fraîcheur et la beauté de la figure. Toutes les Dames et les Demeiselles devraient en avoir constamment.

Son Sirop Pectoral n'a pas d'égal pour le Rhume et la Toux.

N'oubliez pas que Monsieur A. Racicot, est maintenant au No. 220 de la Rue St Laurent, tout près du marché St Laurent, Montréal.

P. Q.—Dites-le à tous vos voisins, parents et amis, et ainsi ils trouveront ce Monsieur facilement.

Ouvrir:—De 7 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir.

CONSULTATIONS GRATUITES.

Certificats: J'étais malade depuis 20 ans, et les meilleurs médecins n'avaient pu réussir à me ramener à la santé. Au contraire, en m'ayant condamné à mort ont l'avez. Efforté, j'étais rendu aux portes du tombeau lorsque j'eus passé les remèdes de M. A. Racicot, R. M. D. Aujourd'hui, en toute justice, je dois le dire, je suis parfaitement guéri.

Ce sont ceux qui sont malades fassent comme moi, et ils seront sûrs d'être sauvés s'ils suivent bien les traitements de ce Monsieur.

Les Dispoices, Godefroidier, Village St-J-Bas, 3 Mars 1881.

Je souffrais d'un Rheumatisme aigu, et les meilleurs de Hoptaux n'avaient pu me guérir. J'en dis part de M. A. Racicot, de la Rue Notre-Dame, j'allai le voir, et au moyen de ses bons traitements, je fus guéri en quelques jours.

THOMAS J. McDONALD, 203 Rue Lagachetière, Montréal, 5 Janvier 1882.

Je suis âgé de 82 ans, et si je vis encore et en bonne santé, c'est dû au remède de M. A. Racicot, R. M. D. qui m'a arraché de la tombe.

Dame Yvonne D'Aray, Montréal, 13 Nov. 1881.

En 1874 je fus soudainement frappé par le Choléra; les plus célèbres médecins ne me donnaient que quelques minutes de vie, lorsque par le District de St-François de M. A. Racicot, R. M. D., en trois heures, j'étais rendu à la santé.

JOS. BRUNELLE, Gohoes, 26 juillet 1875.

N. B.—N'oubliez pas de dire aux parents, voisins et amis que Monsieur A. Racicot, R. M. D., est maintenant au No. 220 de la Rue St Laurent, tout près du marché St Laurent.

Montréal, 19 avril 82.

Les plus longues j'avais perdu la voix, j'avais employé les plus célèbres médecins et usé les remèdes les plus renommés, lorsque j'eus connaissance que M. A. Racicot, R. M. D., j'allai le voir, et, en 2 heures, avec ses remèdes, j'étais guéri. Je suis obligé à M. A. Racicot, R. M. D., de m'avoir guéri.

DAME ZOE CHARBET, 12 Rue St Martin, Montréal, P. Q.

ADRESSE D'AFFAIRES.

A. GERMAIN AVOCAT. No. 24, rue d'ARCADE, SOREL. Sorel 24 Mars 1879.

D. Z. GAULTIER AVOCAT, S. O. L. M. GAULTIER vient d'ouvrir de nouveaux bureaux près du Palais de Justice à Sorel, en face des RUES DU ROI ET CHARLOTTE.

M. Gaultier sera à ses bureaux de 9 heures A. M. jusqu'à 5 P. M., et, ensuite à son bureau à sa résidence, rue Philippe, Sorel, 18 Octobre 1881.—25.

G. E. SEVIQNY HUISSIER DE LA COUR SUPÉRIEURE, BARRÉ ET POINTE LE DISTRICT DE RICHELIEU, COMTE DE BERTHIER.

Le soussigné se chargera aussi de toutes collections qu'on voudra bien lui confier. Promptes réponses.

Résidence:.....St. Barthélemy. 26 Oct. 1880.—25.

STANISLAS DUPRE HUISSIER COUR SUPÉRIEURE POUR LE DISTRICT DE ST. HYACINTHE.